« Les Maîtres d'art »
organisée dans le cadre du cycle
Métiers d'art en scène

du 17 mars au 17 juin 2010,
dans les vitrines du Palais Royal

Contact presse

Ministère de la culture et de la communication

Département de l'information et de la communication

Service de presse
01 40 15 80 55
service-presse@culture.fr

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère
Culture
Communication

Sommaire

Communiqué de presse

Le dispositif des Maîtres d’art

L’exposition dans les vitrines du Palais Royal

Biographies des Maîtres d’art

Communiqué de presse

Métiers d'art en scène
« Les Maîtres d'Art »

du 17 mars au 17 juin 2010,
dans les vitrines du Palais Royal

Depuis l'automne, Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication, a souhaité proposer au public un cycle d'expositions dans les galeries du Palais Royal consacré aux Métiers d'Art.

Après les costumes de scène du Centre national du costume de scène de Moulins (CNCS) et le « mobilier, tapisserie et céramique » des artisans d'art du Mobilier national et de la manufacture nationale de Sèvres, la nouvelle exposition « Les Maîtres d'Art », est la troisième dans le cadre de ce cycle « Métiers d'Art en scène ».

Héritiers de traditions ancestrales, les Maîtres d'Art sont des professionnels d'excellence qui maîtrisent des techniques et des savoir-faire tournés vers l'avenir. Ils constituent un patrimoine exceptionnel que le ministère de la Culture et de la Communication tient, depuis 1994, à préserver, valoriser et promouvoir.

Ce cycle d'expositions est également une nouvelle occasion pour le Ministre de rappeler son attachement aux Métiers d 'Arts qu'il souhaite préserver et mieux faire connaître du grand public. Il a d'ailleurs récemment annoncé un ensemble de mesures en faveur des métiers d'art et notamment :

- **L'annualisation des promotions au titre de « Maître d'art ».**
Initialement décerné tous les deux ans, le titre de « Maître d'art » est désormais annuel. Cela permet d'accélérer la distinction des professionnels et ainsi la transmission d'excellence à un plus grand nombre de bénéficiaires.

- **La création de l'Institut national des métiers d'art (INMA) :**
Cette nouvelle structure interministérielle est destinée au développement et à la promotion des métiers d'art en France et à l'étranger.

- **La reconstitution du conseil des métiers d'art.**
Créé en 1994, le conseil des Métiers d'art procède à la sélection des candidatures des Maîtres d'art. Le Ministre a décidé d'en revoir sa composition qui sera plus restreinte : il passe d'un collège de 30 membres professionnels à un collège de 15 membres. Cette nouvelle organisation sera mise en place dans le courant du printemps.

Paris, le 16 mars 2010

Métiers d'art en scène – « Les Maîtres d'art »
du 17 mars au 17 juin 2010

Vitrines et grilles du Palais Royal, ministère de la Culture et de la Communication
Galerie de Valois
accès ligne 1, Métro Palais Royal - Musée du Louvre

Horaires d'ouverture du jardin
jusqu'au 31 mars : 7h30/20h30
du 1er avril au 31 mai : 7h00/22h15
du 1er juin au 17 juin : 7h00/23h00

Contact presse

Département de l'information et de la communication

Service de presse
01 40 15 80 55
service-de-presse@culture.fr

Le dispositif des Maîtres d’art

Créé en 1994, le titre de Maître d'art a été inspiré par les *Trésors nationaux du Japon.*

Héritiers de traditions ancestrales, les Maîtres d’art sont des professionnels d’excellence, dotés de savoir-faire d'exception dans des domaines aussi divers que la broderie, la verrerie, la céramique, la joaillerie, l'orfèvrerie, la facture instrumentale etc.

Le ministère de la Culture et de la Communication décerne ce titre à vie, à la fois pour mettre en valeur ce patrimoine extraordinaire et tous ceux qui en sont aujourd'hui les dépositaires, mais également pour encourager sa transmission. Depuis 1994, ce sont ainsi quatre-vingt neuf professionnels d'excellence qui ont été désignés pour transmettre aujourd'hui leur art à une nouvelle génération permettant à des savoir-faire ancestraux de se perpétuer et de se renouveler, en assurant une collaboration réussie entre patrimoine et création.

En outre, le savoir-faire des Maîtres d'art concourt au rayonnement de la vie artistique et culturelle dans des domaines aussi variés que les arts plastiques, le design, les métiers de la mode, le patrimoine monumental, le livre etc.

Nombreuses de leurs réalisations sont en effet le fruit de collaboration avec des créateurs, tels que les vitraux de Pierre Soulages à la basilique de Conques réalisés par le peintre verrier Jean-Dominique Fleury, les livres d'artistes et les œuvres de Niki de Saint Phalle, Paul-Armand Gette, François Bouillon réalisés par le sérigraphe Alain Buyse, les clavecins réalisés par Reinhard von Nagel et décorés par Marc Chagall, Olivier Debré, Alechinsky et Jiri Kolar, la création joaillère de Christian Adrien pour la Maison Cartier, les costumes de scène réalisés par Danièle Boutard pour Patrice Chéreau...

Les Maîtres d'art constituent un patrimoine exceptionnel que le ministère de la Culture et de la Communication tient à préserver, valoriser et promouvoir.

L’exposition dans les vitrines :

Vitrine 1 :

Luigi Bergamo
Fondeur
Année de promotion : 1998
Le faux miroir
Matériaux : fonte à la cire perdue et au sable

Anne Hoguet
Évantailliste
Année de promotion : 1998
Paradis Vert
Matériaux : Gala façon écaille plumes de paradis

Anne Hoguet
Évantailliste
Année de promotion : 1998
Brise de Printemps
Matériaux : Nacre Blanche, feuille brodée, application organdi sur organza

Anne Hoguet
Évantailliste
Année de promotion : 1998
Libellule
Matériaux : Os, feuille brodée, application sur organza

Roland Daraspe
Orfèvre
Année de promotion : 2002
Vase Tilleul
Matériaux : argent massif

Roland Daraspe
Orfèvre
Année de promotion : 2002
Licorne
Matériaux : argent massif – lapis lazuli

Roland Daraspe
Orfèvre
Année de promotion : 2002
Vase Graine
Matériaux : argent massif

Jean-Louis Hurlin
Forgeron d’art – Sculpteur
Année de promotion : 2000
Coupe Paracas
Matériaux : Acier damassé

Jean-Louis Hurlin
Forgeron d’art - Sculpteur
Année de promotion : 2000
Coupe Chavin
Matériaux : Acier damassé

Vitrine 02 :

Lison de Caunes
Créatrice et restauratrice de marqueterie de paille
Année de promotion : 1998
Deux tables gigogne
Matériaux : marqueterie de paille sur bois

Françoise Hoffmann
Profession : Artiste feutrière
Année de promotion : 2008
Givre , Manteau sculpture en feutre « nuno »
Matériaux : Laine mérinos, tulle et soie

Pierre Gaucher
Sculpteur
année de promotion : 1996
Tôle écrite noire
matériaux : acier doux

Patrice Cloud
Tourneur
année de promotion : 2008
matériaux : porcelaine

Vitrine 03 :

Michel Petit et son élève Stéphane Petit
Maître verrier
année de promotion : 1996
Deux tableaux verriers : La Croisée Des Chemins,Verre En Feu.
matériaux : verre

Isabelle Emmerique
Laqueur
année de promotion : 2006
Grand Mouchoir Rouge
matériaux : laque

Marie de la Roussière
Laqueur
année de promotion : élève de Isabelle Emmerique
Triptyque, Pierres
matériaux : vernis gras européen

Sylvain Dechiron
Marqueteur
Année de promotion : Elève d'Eric Sanson
Papiers découpés chinois
Matériaux : bois marqueté.

François Verzier – Manufacture Prelle
Tisseur artisanal de soieries
Année de promotion : 1994
Lampas Suzanne Lalique
Matériaux : soie

François Verzier – Manufacture Prelle
Profession : Tisseur artisanal de soieries
Année de promotion : 1994
Saturne
Matériaux : velours ciselé

Vitrine 04 :

Marie-Pierre Bel-Gary
Tourneuse sur bronze d'Art
Année de promotion : Elève de Bernard Werner
Vase luminescent « Nénuphars » Hommage à Majorelle
Matériaux : Bronze ciselé et verre

Yves Benoit
Gaufreur, Imprimeur et Façonneur de velours
Année de promotion : 2006
Velours Alto Basso
Matériaux : soie, mohair et coton

Philippe Rault et son elève Naoya Miyake
Facteur de cuivres
Année de promotion : 2002
Ophicléide début du XIXème siècle, instrument de la famille du serpent.
Matériaux : alliage non ferreux, laiton (cuivre et zinc)

Philippe Rault et son elève Naoya Miyake
Facteur de cuivre
année de promotion : 2002
Création Philippe Rault et Naoya Miyake – prototype trompette contemporaine naturelle en ré.
matériaux : alliage non ferreux, laiton (cuivre et zinc)

Philippe Rault et son elève Naoya Miyake
Facteur de cuivres
année de promotion : 2002
Restauration d'un cornet à pistons F. Besson 1868
matériaux : alliage non ferreux, laiton (cuivre et zinc)

Georges Alloro
Facteur d'instruments nouveaux
année de promotion : 2008
Guitare-veena II
matériaux : bois-métaux

Georges Alloro
Facteur d'instruments nouveaux
année de promotion : 2008
Tambour papillon
matériaux : bois -syntéthique

Vitrine 05 :

Reinhard von Nagel
Facteur de clavecins
année de promotion : 1994
Clavecin de l'ecole lyonnaise du XVIIIe siècle d'après un instrument ancien attribué à Christian kroll, Lyon, vers 1770
matériaux : bois, fer et laiton

N**elly Saunier**
Plumassière
année de promotion : 2008
Le Dragon
matériaux : plumes de tragopan, faisan commun et doré, paris,oie,paon.

PETITES VITRINES :

Vitrine 07 :

Nico Chardel
Artiste Ferronnier d'art
Année de promotion : élève de Pierre Gaucher
« Travaille à la chaîne »
Matériaux : acier, maillons de chaîne, cire d'abeille

Marcelle Lubrano-Guillet
Parurière florale
Année de promotion : 2002
ROSE THIERRY
Matériaux : satin de soie

Marcelle Lubrano-Guillet
Parurière florale
Année de promotion : 2002
COLOMBE
Matériaux : soie et dentelle de soie perlée + plumes de coq

Marcelle Lubrano-Guillet
Parurière florale
Année de promotion : 2002
ROSE BELLE EPOQUE
Matériaux : cuir

Marcelle Lubrano-Guillet
Parurière florale
Année de promotion : 2002
ORCHIDEE ALGUE
Matériaux : mousseline de soie + imprimé main

Pierre Reverdy,
coutelier en art damassé
Promotion 2004
Couteau
Matériaux : Acier forgé

Vitrine 08 :

Patrick Robin
Luthier du quatuor à cordes
année de promotion : 2000
Gabarit de violoncelle, table et chevalet de violoncelle
matériaux : bois, papier calque

Patrick Robin
Luthier du quatuor à cordes
année de promotion : 2000
Petits rabots de luthier
matériaux : bronze

Anne Hoguet
Évantailliste
Année de promotion : 1998
L'Arbre Noir
"Brisé" plexi gravé

Philippe Nicolas
Graveur, Sculpteur sur pierre
Année de promotion : 2008
Paire de boucles d'oreilles
Matériaux : opale rose

Claude Delhief
Glypticien
Année de promotion : 1998
Tête de tigre + outils
Matériaux : Cristal de roche et nacre

Vitrine 09 :

Philippe Nicolas
Graveur, Sculpteur sur pierre
Année de promotion : 2008
Boite réalisée dans un galet du Gard
Matériaux : galet

Christopher Clarke
Facteur d'instruments de musique anciens à clavier
Année de promotion : 2004
Ebauches, outils, gabarits, matières …
Matériaux : divers

Valérie Colas des Francs
Marqueteuse de paille
Année de promotion : élève de Lison de Caunes
Boîte à sel, inspirée des arts décoratifs
Matériaux : métal argenté marqueté de paille de seigle

Pierre Gaucher
Sculpteur
année de promotion : 1996
Encrier tautologique
matériaux : acier doux, acier inoxydable

Daniel Gontard
Fabricant de dorures
Année de promotion : 1995
Les flottes d'or
matériaux : argent 990°/°° doré or 24 carats

Daniel Gontard
Fabricant de dorures
Promotion 1995
Galon doré
Matériaux : Argent 900°/°° dorée or 24 carats + coton

Eric Seydoux
Profession : Sérigraphe d'art, Editeur d'artistes contemporains
Année de promotion : 2008
"Lithra" – 2007. Aliska Lahusen
Matériaux : Sérigraphie sur plomb.

Vitrine 10 :

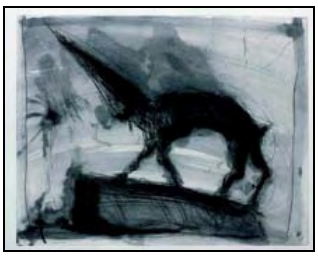
Valérie Colas des Francs
Marqueteuse de paille
Année de promotion : élève de Lison de Caunes
Hélicoïde lumineux, évocation ludique de l'hélicoptère de Léonard de Vinci.
Matériaux : support de composition diverse, marqueté de paille de seigle

Eric Seydoux
Sérigraphe d'art, Editeur d'artistes contemporains
Année de promotion : 2008
"Job, avec... Cezanne" Pierre Buraglio. 2006.
Matériaux : impressions en sérigraphie sur divers supports,

Pietro Seminelli
Créateur textile, Art du pli
Année de promotion : 2006
« De la parure à l'armure – Réminiscences » PARURE 4
Matériaux : tissu graphité & plié.

Vitrine 11 :

René Tazé
Imprimeur en taille-douce graveur
Année de promotion : 2006
Gravure en taille-douce
Matériaux : gravures imprimées sur papiers encadrées



Pierre Reverdy
Coutelier d'art en acier damassé
année de promotion : 2004
Couteau « oosic d'argent
Matériaux : manche en os de morse fossilisé, lame en damas inox sandinox,
garde et pommeau en argent (cire directe)

Pierre Reverdy
Coutelier d'art en acier damassé
année de promotion : 2004
Couteau brutal de forge
matériaux : acier forgé

Jean-Marie Delhoume,
Maroquinier sur mesure
Promotion 2006
Speedy frame noir
Matériaux : Toile enduite aquarelle cuir ayers

Biographies des Maîtres d'art

Georges Alloro
Facteur d'instruments nouveaux - Promotion 2008

Le métier qu'exerce Georges Alloro n'existe dans aucune nomenclature. Il est à la croisée de la pratique de la musique, d'une formation technique de haut niveau, de la recherche et de l'innovation. Grâce à sa formation technique et sa maîtrise des métiers du bois, du métal, des cuirs, des matières synthétiques, des polymères, des vernis et des traitements de surface, Georges Alloro s'est tourné vers la création d'instruments nouveaux afin d'explorer d'autres espaces sonores. Georges Alloro est né le 11 mai 1946. Après son certificat d'études, il obtient un CAP d'artisan plombier, puis complète sa formation auprès de différents maîtres artisans des métiers du bois, des métaux et des matières synthétiques. Il actualise maintenant régulièrement ses connaissances et ses techniques sur les nouveaux matériaux et procédés, appliqués à la physique des sons et à la facture instrumentale. Georges Alloro est l'un des membres fondateurs du groupe « Horde catalytique pour la fin » (1968-1973), puis du groupe « Arthéa » (1974), pour lesquels il concevra un instrumentarium original regroupant une cinquantaine d'instruments nouveaux : cordes, vents, percussions, générateurs acoustiques de sons.

Il participe régulièrement, depuis 1974, à de nombreuses expositions, animations et concerts dans le cadre de l'association « Arthéa ». Il a également créé des instruments pour des artistes aussi différents que le batteur du groupe Scorpion (hardrock allemand), Ustad Mohiuddin Daggar, le grand maître de la tradition Dhrupad (Inde du Nord) ou Bruno Caillat (musique de la Renaissance). L'objectif majeur de cette transmission de savoir-faire entre le maître et son élève est de pérenniser et d'enrichir la profession avec cet esprit novateur qui est le sien.

Yves Benoit
Gaufreur, imprimeur et façonneur de velours - Promotion 2006

Fort d'un savoir-faire historique qui se transmet depuis le XVIIIe siècle, l'atelier Toscan crée des tissus pour la décoration de luxe. Il a pour spécialité les velours d'Amiens façonnés. Ses éditions textiles sont le fruit de recherches historiques et techniques, ses créations sont animées par la passion pour l'histoire des textiles d'art et l'héritage des manufactures royales d'Amiens. Issu du patrimoine historique régional, le savoir-faire de l'atelier est unique au monde ; l'atelier est le seul à le maîtriser et à l'exploiter. Chaque étoffe est soigneusement préparée à la main selon des procédés rares, du choix des couleurs aux façonnages d'art qui offrent d'infinies possibilités de création. Les façonnages les plus raffinés du velours sont rendus grâce à la technique des impressions en relief à la planche de cuivre. Ce sont les plus prestigieux. Les motifs y apparaissent, imprimés en relief auréolés d'un contour qui illumine le dessin.
Alexandre Bonvallet qui fut le créateur de ce procédé l'a développé en cachette, lors de la prohibition de l'impression (1686-1789) et fut autorisé à créer une manufacture royale en 1765, à Saint-Maurice-lès-Amiens.
Ce velours fut baptisé « Velours Toscan » pour refléter toute sa richesse décorative et concurrencer les techniques génoises de tissage « jacquard » de velours à motifs.
Aujourd'hui, l'atelier réunit 120 planches d'époque qui étaient dispersées ; certaines ont été regravées et d'autres créées. La force du procédé tient au fait qu'il est possible de produire sur commande un mètre à la fois ou 100 mètres.
Par passion, Yves Benoît et son fils Germain ont entrepris de perpétuer la tradition du velours en ressuscitant cette technique qui « ennoblit le velours ». Ils en ont percé les secrets afin de renouveler et créer des couleurs, des décors nouveaux, rares et raffinés. En entreprenant des recherches sur les techniques et les styles d'autrefois, ils sont amenés à rééditer des modèles anciens mais aussi à en créer des modernes, imprimés en relief, sculptés, gaufrés, patinés, voire froissé, à utiliser des colorants d'origine naturelle, dont les pigments proviennent de la terre, de plantes exotiques ou locales, comme cette fameuse « waide » et son bleu inimitable qui en est issu. Chacune de leur recherche ou expérimentation demande cinq ans de travail avant d'être utilisée.
Après un baccalauréat D, une formation professionnelle d'ingénieur textile (spécialité chimie tinctoriale) et de nombreuses expériences de formation continue en façonnages, teintures, mais aussi en gestion, il effectue des stages à l'étranger. Une vraie curiosité pour les velours des manufactures royales amène Yves Benoît et son fils

à travailler pour une clientèle prestigieuse et internationale. Leurs commandes correspondent pour moitié au marché ancien, et pour moitié au marché contemporain.

Luigi Bergamo
Fondeur de cloche - Promotion 1998

La fonderie de bronze de Luigi Bergamo est spécialisée dans la fonderie d'airain, un bronze très pur constitué à 78% de cuivre et à 22% d'étain, et destiné exclusivement à fondre cloches et battants.
Dotée de deux immenses fours séparés par une cheminée de vingt mètres, c'est en plein XIXe siècle que nous ramène la fonderie de cloches de Villedieu-les-Poëles, que visitent chaque année 80 000 touristes. La fonderie fonctionnait déjà il y a deux siècles d'abord sous le nom de Havard, puis Cornille-Havard ; Luigi Bergamo l'a rachetée et a relancé son activité il y a une quinzaine d'années. Là, ronronnent toujours les fours tandis que s'affairent pour la fonderie et l'art campanaire les vingt « compagnons » sur lesquels Luigi Bergamo règne en maître. Son oreille mais aussi sa formation d'ingénieur centralien et son don pour les mathématiques lui permettent d'« accorder le son » des cloches et d'en fabriquer tout le dispositif électrique. Un savoir devenu introuvable, dont dépend toute la beauté de ces carillons ou des envolées de cloches. Né en 1945, à Bolzano (Italie), Luigi Bergamo a quitté la ville tôt pour entreprendre un long périple à travers la France, qui le conduira en Normandie. Gageons que chacune des cloches, chacun des carillons, qui sort de sa fonderie saura égrener les heures du XXIe siècle en France comme à l'étranger, et que survivra ce magnifique vestige de l'industrialisation du XIXe siècle, puisque dès aujourd'hui son fils et sa belle-fille éprouvent à leur tour la même passion.

Christopher Clarke
Facteur d'instruments anciens à clavier - Promotion 2006

L'une des difficultés du métier réside dans le fait qu'un pianoforte, un clavicorde ou un clavecin ne sont pas seulement
des outils à faire de la musique, ils sont aussi de magnifiques pièces de mobilier et des témoins historiques des idéaux sonores d'une époque. De ce fait, le facteur d'instruments d'époque se doit de participer à la recherche organologique et historique pour accomplir son métier avec la plus grande rigueur et la plus
grande honnêteté.
Dans les ateliers de Christopher Clarke, on pense et on travaille le plus fidèlement possible, selon l'esprit, les règles et les outils de l'époque. Parfois même il faut recréer des outils pour mener à bien les tâches de fabrication d'autrefois. La même rigueur s'applique aux techniques et aux matériaux utilisés (ces derniers sont primordiaux pour la bonne sonorité d'un instrument).
La vocation de Christopher Clarke consiste à fabriquer des copies d'instruments anciens à clavier et réaliser des restaurations pour les plus grands solistes et les plus grands musées. Sa réputation internationale bâtie sur une grande exigence lui a valu le respect de ses pairs. Christopher Clarke est, plus que quiconque, convaincu que les meilleurs instruments du passé n'étaient pas inaboutis, comme on peut le dire, mais au contraire des véhicules entièrement adaptés aux exigences des musiciens d'alors et que ceux-ci trouvaient en eux les parfaits partenaires de leurs expressions artistiques. Ainsi, le lien entre le musicien et le facteur est-il déterminant dans la création des instruments d'hier et d'aujourd'hui.
Depuis sa licence en Sciences humaines à Edimbourg, Christopher Clarke a rencontré des personnes qui ont joué un rôle important dans sa formation aussi bien en Écosse, qu'en Allemagne ou en France. Ses réalisations d'instruments neufs, comme des clavicordes, des régales ou des pianoforte, sont nombreuses. Les collectionneurs privés et les musées font appel à lui régulièrement pour des restaurations majeures, en France, mais aussi en Angleterre, en Suisse, en Allemagne... La passion du métier, la remise en question permanente des acquis et l'amour du geste juste sont mis au service de la perfection de ces instruments d'autrefois pour que, sous les doigts des musiciens d'aujourd'hui, on entende, avec justesse, chanter encore les musiques du passé.

Patrice Cloud
Tourneur de porcelaine - Promotion 2008

Depuis 1740, la Manufacture d'abord royale, puis impériale avant de devenir nationale, s'emploie à maintenir vivants les savoir-faire inégalés qui font la qualité de sa production de porcelaine, en assurant leur valorisation, leur transmission de génération en génération, et en préservant le sens de la création qui, dès l'origine, a toujours déterminé la stratégie de l'institution. La Manufacture n'a jamais cessé, tout au long de son histoire, de s'associer aux meilleurs artistes de son temps. L'inventivité, la curiosité et les défis des artistes sont probablement, depuis plus de 250 ans, les moyens les plus sûrs de remplir ses missions. François Boucher fut l'un des premiers artistes invités au XVIIIe siècle ; aujourd'hui, il s'agit de Monique Frydman, d'Arman, de Johan Creten, de Fabrice Hyber, de Marie-Ange Guilleminot, d'Izhar Patkin, de Bertrand Lavier, de James Brown, de Pucci de Rossi, d'Elsa Sahal, de Vincent Barré, d'Éric Boulatov, de Françoise Quardon, de Myriam Méchita ou encore d'Ettore Sottsass, de Christian Biecher, de Rena Dumas, de Pierre Charpin, parmi bien d'autres... qui viennent exprimer à Sèvres, chacun à leur manière, le double enjeu de la tradition et de la modernité.
Patrice Cloud, céramiste d'art né en 1960 à Lagny (France), découvre les métiers de la céramique à l'âge de quinze ans.
Il intègre le grand atelier de la Manufacture nationale de Sèvres en tant que tourneur, en 1977. Dès 1982, son talent créatif est salué puisqu'il obtient la médaille d'argent du concours des Meilleurs Ouvriers de France et, en 1987, la place d'honneur au concours européen Coffee cup avec son service «Éclat» en porcelaine de Sèvres.
Il dessine un cendrier en 1990 et participe à de multiples expositions. Plus récemment encore, en 2004, sa cuillère «Éternel gourmand» reçoit le prix de la Fondation Bruckner au concours international de céramique de Carouge. Détenteur d'un savoir-faire exceptionnel en matière de céramique, il en connaît toutes les arcanes et maîtrise particulièrement le façonnage des pâtes toujours en usage à la Manufacture comme la pâte tendre. Il est aussi doué d'un réel talent de concepteur de formes, ainsi qu'en témoignent les pièces qu'il a conçues pour la Manufacture et qui font aujourd'hui pleinement partie du répertoire de ses éditions, illustrant ainsi la tradition de création interne de l'institution qui existe depuis le XVIIIe siècle et qui permet de mêler, sans difficulté aucune, le talent des artistes invités ponctuellement à celui des céramistes de la maison.

Roland Daraspe
Orfèvre - Promotion 2002

Repoussage, martelage, façonnage... qui décrivent la réalisation de pièces délicates et précieuses. L' orfèvre d'aujourd'hui travaille seul ; il est à la fois le concepteur et le réalisateur de chacune des étapes du métier. Les techniques mises en œuvre exigent une longue expérience mais également une certaine sensibilité artistique tant pour la mise en volume de la pièce que pour la qualité de ses matières et l'harmonisation des matériaux précieux.
Le parcours de Roland Daraspe est hors du commun. D'abord chaudronnier, mécanicien en aéronautique, puis verrier avec un artiste américain, il a ensuite découvert que la création, par le biais de l'orfèvrerie, lui permettait d'exprimer sa sensibilité de créateur. Au XVIIIe siècle, la ville de Bordeaux comptait plus de cinquante orfèvres ; Mais aujourd'hui Roland Daraspe, riche de l'excellence et de la parfaite maîtrise des savoir-faire d'autrefois, est le seul à faire apposer le poinçon à tête de Minerve à la garantie de Bordeaux. Perpétuer la tradition tout en innovant, telle est la volonté de cet homme, dont les œuvres sont pensées, conceptualisées, dessinées avant d'être mises en forme. Son œuvre éblouit par les chatoiements d'une matière anoblie et surprend par un savant et astucieux mélange d'argent - son métal de prédilection – et de matériaux plus modernes. Roland Daraspe veut « donner une âme » à l'objet. Travaillant dans un premier temps l'orfèvrerie dite de main (objets personnels pour la poche), il se consacre ensuite à la recherche puis à la création de pièces plus exigeantes.
Son œuvre a été exposée à maintes reprises, notamment lors d'une conférence sur son travail au musée du Louvre. Le musée des Arts décoratifs de Paris, ceux de Bordeaux, de Lyon et le Fonds national d'art contemporain (FNAC) ont fait l'acquisition de pièces de sa création.

Lison de Caunes
Marqueteur de paille - Promotion 1998

Étonnante d'originalité, stupéfiante de finesse et de vivacité de coloris, la marqueterie de paille tient une place méconnue à côté de la marqueterie de bois.
Moins centrée sur les meubles que celle-ci, elle était réservée traditionnellement aux objets utilitaires et raffinés de la maison (écritoires, coffrets, étuis…).
Ce fut l'originalité du XXe siècle que d'en réhabiliter l'usage pour la création de paravents voire de revêtements muraux, en jouant avec les reflets de la lumière.
Petite fille du célèbre décorateur des années vingt André Groult, Lison de Caunes a vécu depuis sa plus tendre enfance entourée de ces objets magiques, qui vous enseignent le « beau ». Après des études de reliure et la découverte chez un antiquaire d'un meuble de marqueterie de paille elle découvre sa passion : retrouver et réhabiliter ces pratiques raffinées et poétiques qui, en particulier du XVIIe s siècle au XIXe siècle, furent si familières à ceux qui « avaient le temps » : religieuses, ou… forçats de nos bagnes, et même prisonniers des guerres napoléoniennes enfermés sur les pontons anglais. C'est à partir d'une matière première abondante et peu coûteuse, la paille de seigle, qu' avec une patience infinie, ces « relégués » de la vie ont, au cours des siècles, créé des pièces magnifiques : étuis à binocles, boîtes à mouches, carnets de bals, mais aussi tableaux polychromes, coffrets aux multiples et ravissants tiroirs, meubles gracieux et colorés. Lison de Caunes nous fait aujourd' hui redécouvrir ces merveilles et permettra demain d'en adapter les techniques aux objets contemporains voire aux revêtements muraux. Dès à présent Lison de Caunes a entrepris de former une nouvelle génération à cette discipline maintenant reconnue par les Meilleurs Ouvriers de France.

Claude Delhief
Glypticien -Promotion 1998

Glyptique, tiré de l'étrange et rugueux mot grec « gluptikos », évoque bien entendu la pierre mais ne s'applique qu'à l'art de la pierre de petit volume. Il est indissociable de mots tels que patience, minutie ou usure et englobe en un seul art tous ces travaux de touret qui usent, creusent, gravent la pierre, aussi minuscule soit-elle, comme des armoiries sur une bague, par exemple.
Élève, puis professeur de perspective aux Beaux-Arts, Claude Delhief se souvient avec gourmandise de ces dix années. Mais, il en reste persuadé, plus que les techniques apprises, ce sont les rencontres qui forment un homme, et plus encore un artiste. Élève de René Lalique et de François-Félicien Favrat, il savait que la pierre serait son univers. Fils et petit-fils de peintre, Claude Delhief a eu le privilège de côtoyer dès l'adolescence les plus grands, et si son « parrain » en art fut Paul Belmondo qui lui apprit la sculpture, André Derain et Maurice Vlaminck étaient également des proches de son père. Ensuite, Claude Delhief eut pour ami Giacometti et pour modèle Henry Moore. Nourri de ce savoir et de cette expérience, il déploie patience et douceur avec ses élèves, dans le travail quotidien de son atelier, suivant le modèle de ces très grands. « J'aime le contact avec les jeunes artistes. » dit-il. « Transmettre » est essentiel. Même si sa seule véritable « interlocutrice » reste la pierre. Graver, sculpter, polir, user, voilà ce que la nature lui a appris et il dit ne vouloir que l'imiter.
Comme la vague ou le vent il érode le minéral et le plie à sa volonté sans jamais ni le frapper, ni « l'enlever », à la manière du sculpteur. Sa création est là, qui à partir du dessin puis du modèle de cire réalisé, lui permettra de transcrire dans l'inaltérable ce que son art lui a inspiré. Portraits sur camée, travail de finesse, bijoux somptueux ou se marient la perle, l'or, les pierres précieuses et le diamant pour d'éblouissantes compositions, sculptures sur marbre de Carrare rehaussées de bronze poli ou mat, partout la virtuosité de Claude Delhief s'impose à nos yeux émerveillés.

Jean-Marie Delhoume

Maroquinier-Promotion 2006

Depuis 1854, dans le secret de ses ateliers, Louis Vuitton perpétue le tour de main du maroquinier. Les dernières techniques modernes ont rejoint les outils traditionnels.

L'alêne au manche de buis est toujours utilisée pour perforer le cuir ; le couteau à parer amincit les bords ; le fil de lin et l'aiguille sont toujours à portée de main.

Le savoir-faire du maroquinier permet de réaliser sacs de ville, portefeuilles, porte-monnaie ou autres bagages. Pour découper la matière, remborder le cuir, coudre et assembler les différentes parties du sac, le geste doit être patient et précis afin que le produit soit parfait.

Comme on embrasse une vocation, Jean-Marie Delhoume a très tôt choisi de se former au métier de maroquinier.

Il maîtrise l'ensemble des étapes de fabrication, de la découpe du cuir à la finition du produit. Curieux et inventif, humble face à la matière, Jean-Marie Delhoume a peaufiné son savoir-faire depuis de nombreuses années. Entré chez Louis Vuitton en 1976, il a fait ses premières armes à l'atelier historique d'Asnières, où ont été formés des compagnons malletiers, selliers et maroquiniers. Un peu plus tard, en relation avec des designers, Jean-Marie Delhoume apprend à interpréter les croquis et à fabriquer les prototypes de maroquinerie les plus complexes. Sacs en alligator rose ou mobilier de voyage en cuir naturel, bois de sycomore et acier, il réalise de nombreux modèles spectaculaires et perpétue aujourd'hui son métier à l'atelier de Saint-Pourçain-sur-Sioule. À chaque fois, il lui faut inventer de nouvelles techniques, repousser ses limites, avec la même ardeur.

Parce que le savoir-faire se transmet de génération en génération, Jean-Marie Delhoume forme aujourd'hui de jeunes apprentis et de nouveaux maroquiniers aux gestes du métier. Avec une générosité naturelle, il leur apprend à se libérer des contraintes techniques pour mieux inventer la maroquinerie de demain.

Isabelle Emmerique
Laqueur, créatrice d'objets en laque - Promotion 2006

Si la laque est incontestablement d'origine asiatique, il existe une véritable tradition occidentale qui perdure en France depuis plus de 300 ans. En effet, on trouve les premières traces de laque au XVIIe siècle sur des boucliers vénitiens et des carrosses hollandais. Les frères Martin, vernisseurs français de renom, cherchant à imiter la laque asiatique mettent au point le « vernis Martin » à base d'huiles. Ce vernis fera la réputation du mobilier qu'il protège, embellit et décore. Le succès des frères Martin est considérable dès 1750, on peut y voir la véritable origine des laques traditionnelles européennes d'aujourd'hui.
L'époque Napoléon III voit émerger un autre style de laque à base d'huiles et de noir de fumée largement décorée de nacre. Mais c'est à Jean Dunant, dinandier de formation, que revient le mérite d'avoir initié le style français. Les décors Art Déco inspirés de l'art africain donnent une modernité à cet art qui prend toute sa dimension dans les décors des paquebots transatlantiques.
Formée à l'École des arts appliqués et métiers d'Art (ENSAAMA) par Paul Cressent et pour la restauration d'anciens, par Robert Simoneau, Isabelle Emmerique appartient au courant moderne de laque contemporaine. Elle ouvre son atelier en 1981 en région parisienne et depuis se partage entre enseignement et création. Après avoir enseigné vingt ans auprès des adultes à l'ADAC, elle initie à l'ENSAAMA en 1999, un cursus unique en Europe, associant les trois techniques de laques : vernis gras, laque végétale et laque moderne de synthèse. Sa création parallèlement nourrie des voyages qui la mènent à travers le monde évolue constamment ; son travail patient et exigeant a été récompensé au Japon où elle obtient la plus haute distinction de la triennale d'Ishikawa : ce faisant, les japonais reconnaissent pour la première fois la laque européenne à l'égale de l'asiatique. Elle associe souvent d'autres médiums dans son expression : verre avec J-P. Baquère, métal avec F. Massé. Elle vient de terminer une importante réalisation murale de 10 m² sur le thème de « L'assemblée des femmes » d'Aristophane pour une maison particulière à Moscou. Elle a été sélectionnée en 2008 pour représenter la France à « l'International Lacquer Art Exhibition » de Taipei à Taiwan.

Pierre Gaucher
Ferronnier - Promotion 1996

C'est l'art de sculpter le métal et de décorer une ville, un bâtiment ou un intérieur. Typiquement parisien à l'époque du baron Haussmann, le travail du ferronnier a donné une partie de son cachet à Paris grâce à une multitude de balcons, de rambardes et grilles qui ont alors fleuri à travers la capitale.
Un art apprécié qui aujourd'hui se diversifie et donne à voir des œuvres sobres aux lignes épurées recherchées par les plasticiens.
Né en 1958, Pierre Gaucher sourit quand il évoque son enfance qui s'est déroulée derrière des grilles, celles de la Banque de France où travaillait son père. De logement de fonction en logement de fonction, l'enfant a eu tout le loisir d'admirer d'innombrables sculptures, d'où peut-être son émotion en les retrouvant à l'École des arts décoratifs. Mais c'est le métallier, qui aujourd'hui fabrique les grilles, et le ferronnier qui les décore. L'art de Pierre Gaucher est donc infiniment plus varié.
Des séjours en Allemagne, en Italie et aux États-Unis ont encore élargi sa palette de compétences, ce qui lui a permis de créer son propre atelier en 1986. Les architectes s'adressent à Pierre Gaucher, rarement les particuliers. Les grilles de la maison de la culture de Cergy Pontoise, de la médiathèque de Saint-Quentin-en-Yvelines ou du bâtiment de l'INSEE à Lille, sont quelques-uns de ses ouvrages de ferronnerie les plus récents. Il espère que cette spécialité sera un jour enseignée dans les écoles d'architecture ou de décoration intérieure, afin d'en multiplier les débouchés.

Daniel Gontard
Fabricant de dorures (guimperie,passementerie)
promotion 1995

« Réaliser des fils d'or » serait-il un art ? Art que nous ont légué les italiens grâce aux papes installés en Avignon. Les ornements religieux de la papauté, ceux-là mêmes qui attirèrent l'opprobre de Luther, n'étaient ils pas justement tissés d'or ? Très vite les « belles dames », pour ne rien dire « des beaux messieurs », s'en emparèrent pour atteindre à la splendeur des atours du Grand Siècle français, à la cour du Roi Soleil.

Né en 1944 et entré chez Carlhian en 1965, Daniel Gontard est l'héritier de cette prestigieuse lignée qui depuis des siècles enroule une lame d'argent, que l'on pourra dorer sur un fil textile (coton égyptien ou soie précieuse). Il rachète la maison en 1975 après avoir créé son atelier. Daniel Gontard travaille pour les églises, les armées (galons), les châteaux de l'Ancien Régime, les palais royaux, et ceux de la République. Restauration des brocarts anciens et fabrication d'étoffes précieuses n'ont plus aucun secret pour lui. La haute couture le sollicite régulièrement pour tisser, orner, broder ses robes. À partir d'un art infiniment fragile, créer un fil d' or aussi ténu que celui d'Ariane, Daniel Gontard permet la réalisation de glands, de galons et de multiples ouvrages de passementerie résistant à l'usure des siècles.

Marcelle Guillet
Parurière florale -Promotion 2002

Faire perdurer la beauté éphémère d'une fleur sauvage ou cultivée, rendre son bruissant naturel à un feuillage de tissu, tel est l'art de la création florale. Après avoir été découpées, gaufrées et boulées, les matières textiles délicates donnent naissance, sous les doigts agiles du maître, à d'époustouflants décors végétaux dont les couleurs chatoyantes rivalisent d'éclat.
Issue d'une longue lignée d'artisans en broderies et fleurs, Marcelle Guillet se passionne très vite pour la création florale, une tradition familiale. Elle travaille aujourd'hui pour les plus grands noms de la mode : Christian Dior, Thierry Mugler, Léonard, Sonia Rykiel, Lolita Lempicka, Torrente, Ocimar Versolato, et bien d'autres.
Tous reconnaissent en elle le maître d'art d'exception et l'excellence de son savoirfaire.
Le cinéma et la publicité sollicitent ses services au même titre que l'Opéra national de Paris, la Comédie-Française ou encore le château de Vaux-le-Vicomte et le musée Jacquemart-André. Entre les mains de Marcelle Guillet, soie, velours, dentelle, mousseline et percale deviennent des pétales vaporeux, dont les coloris vifs ou dégradés apparaissent après plusieurs trempés. Son outillage constitue un patrimoine technique qui ne cesse de s'enrichir au fil du temps : presses, emporte-pièces, gaufroirs et petits outils à gaufrer, bouler et rayer, forgés à la main, datent parfois de la fin du XIXe siècle.
Mais Marcelle Guillet sait aussi adapter son expérience à des méthodes nouvelles, des matériaux contemporains, des accessoires de mode. Les différents savoir-faire de ce métier s'inscrivaient autrefois dans une chaîne professionnelle ; ils sont aujourd'hui maîtrisés, dans l'intégralité du processus par l'atelier de Marcelle Guillet dont elle est la mémoire vivante.

Françoise Hoffmann
Feutrière textile -Promotion 2008

Françoise Hoffmann crée des textiles originaux à base de feutre « nuno »(amalgame de laine feutrée avec d'autres textiles tels que la soie, le velours, le lin, la dentelle, le coton…). Le terme japonais « nuno » signifie tissu, étoffe. Appliqué au feutre, le « nuno » renvoie à une technique d'incrustation de tissus au moment du feutrage. Métier de tradition et désormais d'innovation, il repose sur la maîtrise du geste ancestral de la main qui foulonne la laine, et s'approprie la fibre. Le jeu des textures, des teintures et des impressions offre alors les éléments d'un vocabulaire et d'une syntaxe plastique comparables à ceux des pigments sur une toile. L'amalgame des fibres de laine entre elles, rend aussi possible la création de vêtements sans couture.
Françoise Hoffmann est née le 4 juillet 1964. Deux domaines sont très présents dans son parcours : le théâtre et le feutre.
Elle commence en effet ses études par un cursus à l'Institut d'études théâtrales (université de la Sorbonne, Paris III). Puis travaille une dizaine d'années comme comédienne et metteur en scène. Avant de se réorienter en 1995 vers une pratique manuelle. Elle fait l'apprentissage de la technique du modiste à l'atelier du musée du chapeau de Chazelles, à Lyon, puis dans l'atelier de Philipe Model à Sens. C'est à ce moment là qu' elle travaille le feutre, et continuera dès lors ne se limitant plus qu'aux seuls chapeaux.
Aujourd'hui installée dans son atelier sur les hauteurs de Lyon, elle collabore à de nombreux projets artistiques et réalise des modèles pour toute une clientèle appréciant son style. Elle a créé en exclusivité pour la maison Lanvin un modèle de velours jacquard (fabriqué par Bouton-Renaud) en 2004. Ses modèles vestimentaires sont achetés par deux fois par le musée des tissus de Lyon, en 2004 et en 2007, et en 2006, par le musée d'art et d'industrie, La Piscine, à Roubaix. Elle crée également des costumes de scène notamment pour Waltraud Meier, dans « Lohengrin » de Richard Wagner à l'Opéra de Lyon. De mars à juillet 2009, elle participera à une

rétrospective, au musée Cooper Hewitt de New York, autour de la place du feutre dans la création contemporaine.

Anne Hoguet
Éventailliste -Promotion 1994

Paravent de la pudeur tout autant que symbole de la séduction, l'éventail met en valeur et sollicite le regard ou au contraire, dissimule et abrite un sourire, une gêne, un plaisir. Objet sophistiqué et raffiné, féminin à l'extrême, fait d'ivoire, de bois, de nacre ou d'écaille, ou encore ouvrage peint, couvert de plumes ou brodé de paillettes. L'éventail, à l'origine, est destiné à éventer et rafraîchir un visage et un décolleté. Il a peu à peu remplacé, après les avoir un temps accompagnés, le masque et le loup chers aux carnavals vénitiens.
Aujourd'hui, son usage quotidien se fait rare mais il garde son charme et son mystère sur scène, à l'écran, dans les vitrines des collectionneurs et renaîtra peut-être comme objet de mode.
Guidée par son père Hervé Hoguet, Anne Hoguet a succombé aux charmes de l'éventail dès son adolescence, reprenant bientôt le flambeau d'une tradition familiale vieille de plus d'un siècle. La haute couture et le monde du spectacle sont ses interlocuteurs. Elle coordonne à elle seule le travail réalisé autrefois par plusieurs artisans : tabletiers chargés de la structure, merciers chargés des tissus et rubans, doreurs et peintres. Restauratrice d'éventails anciens, créatrice et aujourd'hui à la fois dessinatrice, dentellière, peintre et plisseuse, Anne Hoguet vit sa passion en la nourrissant jour après jour au musée de l'Éventail, qu'elle a créé dans le salon installé tout spécialement pour l'atelier à la fin du XIXe siècle au cœur de Paris, près du boulevard Sébastopol.

Jean-Louis Hurlin
Forgeron d'art (Damas) - Promotion 2000

Au terme « forge » s'associent immédiatement dans notre civilisation pétrie de mythologie antique, la puissance et les ronflements rougeoyants de celles de Vulcain. Et le terme de « forgeron d'art » semble bien associer deux notions qui pourraient à priori s'exclure, tant la force virile de l'une semble loin de la grâce de l'autre. Et pourtant qu'y a-t-il de plus artistique que cet étonnant travail du damas d'acier, ici une spécialité ?
Jean-Louis Hurlin est né en 1950. Comme elle est loin la formation de forgeron-serrurier du jeune garçon qui obtint son CAP et commença à réparer les ascenseurs avant de prendre conscience de la force qui l'appelait ailleurs ! Fut-ce la rencontre avec Rudolf Steiner, Krishnamurti ou bien encore André Gide ? Le jeune Hurlin refusa en 1974 d'entrer à l'usine et prit la route.
Le voir penché sur sa forge et son enclume nous évoque irrésistiblement le héros wagnérien Siegfried, forgeant Notung, son épée magique. Or c'est bien plus au sud, sur le pourtour méditerranéen jusqu'en Inde, en Perse et jusqu'au Japon qu'il faut rechercher les origines d'un art que l'on croyait perdu. Jean-Louis Hurlin en a patiemment retrouvé et recréé l'originalité cherchant ses sources dans les musées, après les avoir d'abord pressenties chez les forgerons du Lot, puis du Tassili algérien.
N'est-ce pas en effet à Alexandre le Grand lui-même que l'on prêtait le goût de ces armes effilées aux reflets si particuliers? Obtenu par la technique ancestrale du damas d'acier dont la solidité est proverbiale, en raison de la dureté et de la souplesse de l'acier soudé (1 400°C), plié et replié jusqu'à 600 couches, immergé dans l'acide, le damas révèlera les différentes strates, moirures, et sinuosités du métal.
L'art de Jean-Louis Hurlin est bien loin de se réduire aux objets guerriers. Toute la panoplie des objets forgés à usage courant (rampes, tables aux couverts découpés au laser, hommage à l'école de Nancy) mais aussi des créations originales, telles que ses « lames rondes », témoignent de son savoir-faire et de son inimitable « touche bleutée ».

Gilles Jonemann
Créateur bijoutier - Promotion 2004

Voir ce que les autres ne voient pas ou encore détourner habilement la faune et la flore pour les transformer en bijoux raffinés qui éveillent la curiosité, et parfois l'étonnement, mais toujours satisfont l'imagination ; là est la perception d'un nouveau créateur-bijoutier.
Des Beaux-Arts d'Aix-en-Provence aux Arts appliqués à Paris en passant par plusieurs ateliers de bijouterie, Gilles Jonemann a très vite cherché à échapper aux contraintes du métier tout en expérimentant les techniques du sertissage, de la taille ou du montage de pierres précieuses. De ces expériences, il conservera les techniques

et la précision, mais depuis vingt-cinq ans, les voyages pour lesquels il a été mandaté dans le cadre de programmes de développement de la création d'objets, ont aiguisé son regard vers de nouveaux matériaux, de nouvelles formes que lui proposent la nature, l'activité humaine et pour lesquelles il est amené à expérimenter de nouveaux outils. Il entame des recherches qui porteront sur des matériaux inattendus, sur le mariage du naturel et du synthétique et sur de nouvelles relations entre le corps et l'objet.
Il propose à son élève « un savoir faire au service d'une pensée créatrice, d'une force de propositions nouvelles ». car pour lui, « la seule préservation des techniques ne saurait suffire à la survie d'un métier ».
Avant toute chose, il souhaite « lui enseigner la curiosité, éveiller sa sensibilité, exercer ses capacités d'observation et d'analyse » aux environnements qu'il va lui faire découvrir, afin qu'il cherche « le lien entre la perception de la vie et l'acte de produire, le vocabulaire des formes et la maîtrise du sens » . Cette relation du maître et de l'élève se base sur une mise en situation où l'apprentissage des techniques est étroitement lié à l'étude des concepts et des processus de création, où technique et création sont chacune au service de l'autre, indissociables.

Françis Migeon
Sculpteur sur ivoire - Promotion 1996

Créer à partir d'un matériau noble – la défense d'éléphant ou de mammouth – des sculptures, bijoux, pommeaux de cannes, touches de piano ou crucifix, tel fut traditionnellement en Europe, l'art du travail de l'ivoire. Les japonais le connaissent depuis des siècles, ce qui leur a permis de réaliser leurs célèbres Netsuke, de très fines et très anciennes sculptures.
Un art remis en question suite à la réglementation des matériaux décidée par la CITES, à Washington, qui interdit l'importation d'ivoire. Depuis cette décision, de nombreux savoir-faire liés à l'ivoire ont disparu.
Né en 1927, Francis Migeon a succédé à son père et à son grand-père, qui lui ont donné la passion du travail bien fait et le goût de la création. Amédée Revet, son grand-oncle, qui était un sculpteur renommé, a également contribué à son apprentissage. Son fils reprend la tradition depuis sa sortie de l'école Boulle. Aujourd'hui, le travail de l'atelier se partage d'une part entre ses propres créations et la reproduction d'œuvres classiques et de l'autre, par des travaux de restauration, pour lesquels conservateurs de châteaux et de musées le sollicitent.
Ainsi récemment, les boutons des tirants d'orgues de Versailles furent une magnifique réalisation, mais la plupart de ses clients sont des antiquaires ou des collectionneurs privés. L'approvisionnement en ivoire brut ne dépend que des stocks disponibles en France. Les nouvelles dispositions que prendra le gouvernement permettront d'assurer la transmission d'un métier que les professionnels veulent compatible avec celui de la protection des éléphants.
Seule la technique peut se transmettre. Le talent lui, est affaire de personnalité.
Quant à l'amour de l'ivoire il ne s'explique pas, il est de l'ordre du sensuel et ce noble matériau restera à jamais irremplaçable.
Francis Migeon a longtemps représenté la Fédération nationale des Ivoiriers, dont les professionnels sont les meilleurs garants de la protection de la faune et de la flore.

Philippe Nicolas
Graveur, sculpteur sur pierres - Promotion 2008

L'art de sculpter et de graver les pierres dures et les pierres fines, la glyptique, est un travail de taille directe sur un matériau naturel, rare et parfois précieux. Dans les années 1980, quelques ateliers pratiquaient encore le travail de lapidaire « classique » c'est-à-dire la taille et l'ajustage des pierres pour la joaillerie. Il reste en France, un atelier à Coulommiers, spécialisé en tournage et en restauration et un ou deux lapidaires qui pratiquent encore la technique du « touret ».
Philippe Nicolas est né le 9 juin 1956. Il est diplômé de l'école Boulle en 1976, où il a étudié la gravure sur verre, et il intègre ensuite l'ENSBA (École nationale supérieure des beaux-arts de Paris) et apprend la gravure sur pierres, fines et dures.
Il en ressortira diplômé deux ans plus tard, félicité par le jury. En 1976, il s'installe à Ivry-sur-Seine dans son premier atelier d'artiste. Il reçoit en 1978 le prix des jeunes lauréats de la fondation Salavin-Fournier, membre de la fondation de France. Grâce à la dotation financière de ce prix, il pourra acheter ses premiers outils et débuter véritablement sa carrière. Durant vingt-cinq années, il va acquérir un solide savoir-faire en travaillant pour de grands joailliers et des décorateurs. Depuis 2004, pour le joaillier Jar, il réalise des gravures et des sculptures sur

pierres dures, mais aussi sur des supports inédits tels que le bois. Pour Cartier, il grave sur pierres précieuses et déploie tout son savoir-faire. Enfin pour Dior Joaillerie il crée des modèles uniques en collaboration directe avec sa directrice artistique.
En 1987, il participe à la grande rétrospective autour de l'œuvre de Jar à New York à la National Academy of Design puis à celle de Londres, au musée Somerset House, en 2003.

Michel Petit
Maître verrier -Promotion 1996

Toute œuvre architecturale joue avec le plein et le vide, l'ombre et la lumière. La luminosité colorée du vitrail donne à ces impératifs une toute autre dimension, celle de la poésie, du merveilleux, voire du mystique. L'art magnifique des cathédrales si justement célèbres, tient pour une part importante au travail des maîtres verriers du Moyen-Âge.
Art des formes, art des couleurs, art de la narration, les vitraux sont de véritables livres d'images, dans lesquels les personnages quasi vivants sont admirablement mis en scène, et modifiés, heure après heure, au gré du soleil et de la lumière.
Pour Michel Petit, l'impératif consiste à accompagner et enrichir l'architecture par des ouvertures où entrera une lumière douce et colorée. Restaurer les splendeurs de Coutances, de Chartres ou de Tours est un art qui « sauve » d'une mort certaine des chefs-d'œuvre en réel péril. Fragilité du verre, minutie de la composition, ces techniques font appel tout autant à la chimie du verre qu'à la patience, à la précision, à l'humilité que demande le respect absolu de la volonté de l'artiste originel. Installé à Thivars, près de Chartres, sa technique de maître verrier s'applique tout autant à la création, en relation avec les exigences de l'architecture de bâtiments, tels que les écoles, les églises, les centres de conférences, les lieux de passage ou les funérarium. Les usages du vitrail peuvent être variés, et les motifs choisis s'adapter avec précision. Mais le jeu de la lumière fonction des ciels et du mouvement solaire reste l'impératif absolu. La lumière doit ruisseler « à travers » l'œuvre et c'est là, toute la difficulté. Le XXIe siècle ne manque pas de retrouver l'usage exceptionnel du verre de couleur pour égayer la vie, rehausser une façade, illuminer la grisaille d'une rue.
Les élèves de Michel Petit et ses successeurs, dont son fils, se souviendront alors de ce que disait son maître de l'École des beaux-arts : « Domptez la lumière ! sculptez la !... »

Philippe Rault
Facteur d'instruments, cuivres - Promotion 2002

De la feuille de laiton à la résonance, du matériau à la sonorité... la facture traditionnelle d'instruments en cuivre dits naturels se décline sur un grand nombre de techniques dont les spécificités s'entrecroisent. Enfin, les pavillons aux reflets crépitants sonnent, font résonner les harmoniques de la note fondamentale correspondant à la longueur qui caractérise l'instrument.
C'est « un peu par hasard », avoue-t-il, que Philippe Rault entre comme apprenti dans l'atelier d'un fabricant de clés de saxophones et de clarinettes en argent où travaille son père. Pris de passion pour le métier, il n'est plus question de faire marche arrière. Qualifié par ses pairs de « vrai artisan et d'artisan vrai », il est l'un des derniers représentants d'un métier mis à mal par la modernité, et le seul à réaliser la gamme complète des instruments en cuivre simples et naturels par le biais de techniques traditionnelles. La diversité et la richesse de son outillage font de son atelier une véritable caverne d'Ali Baba. Son matériel correspond à de nombreux corps de métiers : menuisier, dinandier, chaudronnier, peintre, carrossier, soudeur, ferronnier d'art ou bijoutier. Il admet bien volontiers se fier davantage à son oeil, à son sens du toucher et à l'expérience des anciens qu'aux traités théoriques. « Je ne suis heureux que lorsque je souffle dans mes instruments » explique-t-il. Le cuivre rutilant ne sort pas uniquement des mains du facteur, il est aussi l'oeuvre du musicien. Il regrette que la transmission de ces savoir-faire repose sur si peu de professionnels, et souhaite enseigner ses techniques, de manière à ce que son art demeure vivant.

Pierre Reverdy
Coutelier d'art en acier damassé - Promotion 2004

Aujourd'hui, un coutelier d'art trouve son inspiration dans un foisonnement de formes, de techniques et de matériaux. Si le manche est le sujet d'ornementations infinies, la lame forgée au marteau et à l'enclume en est l'âme.
Pierre Reverdy est tombé amoureux de l'acier à quatorze ans, en découvrant la forge.
Après son tour de France, le compagnon n'a eu de cesse de retrouver les techniques mérovingiennes de l'acier damassé. Ce damas qui nous vient de l'Inde, du Japon, des Vikings et que les croisés vont découvrir dans la ville de Damas. Des barres de fer et d'acier, empilées alternativement, sont soudées en un bloc que le forgeron étire, puis tranche presque entièrement pour le replier à nouveau sur lui-même et le ressouder. Le cycle est répété autant de fois que nécessaire afin d'obtenir le feuilletage voulu. Puis la lame est forgée en l'étirant et une fois trempée dans l'acide, les lignes de gravure apparaissent, d'autant plus fines que les couches sont nombreuses.
Le damas peut être torsadé ou ondulé mais aussi « figuré », en jouant sur la position des barres, le nombre de couches et les déformations. Pierre Reverdy a inventé une quantité de motifs qu'il tire de ces replis d'acier : la licorne et son double, le cerf ailé, les rennes, des roses et leurs boutons, les étoiles, les masques gais ou tristes etc. À ce jour, il a programmé plus d'une vingtaine de dessins par modélisation informatique sur une machine d'électroérosion à fil, de haute technologie. Les manches sont précieux, assortis à cette technique savante ; le coutelier sculpte le bois de cerf, la loupe d'Australie, l'ivoire, incruste des fils d'or… sans parler du façonnage des gardes, en or parfois, ou des fourreaux au gainage de cuirs rares. Jeune témoin de la renaissance de cet art millénaire, Pierre Reverdy l'a baptisé d'un nom, le « damas poétique ».

Patrick Robin
Luthier - Promotion 2000

Pièce centrale de cet indissociable trio que forment l'interprète et l'archetier, l'art de fabriquer un violon, un violoncelle ou un alto a touché au sublime à l'époque de Stradivarius et de Guarnerius en Italie aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ces maîtres incontestés n'ont laissé aucun texte et fort peu de dessins. Mais leur œuvre est là pour témoigner de leur génie, et c'est par l'étude approfondie de leurs techniques que le luthier-fabricant nourrit sa propre création afin de répondre aux exigences des musiciens d'aujourd'hui.
Fils d'un viticulteur aimant travailler le bois, Patrick Robin, né en 1956, a senti dès l'enfance un attrait pour ce matériau noble.
A l'adolescence, il se tourne vers la guitare puis vers le violon, apprenant à jouer en autodidacte, d'abord dans sa région, l'Anjou puis au Québec. Il réalise bientôt qu'une voie professionnelle pourrait réunir ses deux passions, le bois et la musique : la lutherie. Il se tourna pour commencer vers l'ébénisterie afin d'acquérir les bases du travail du bois. À vingt-cinq ans, il découvre en Angleterre la remarquable école de lutherie de Newarkon- Trent, qui devait décider définitivement de son orientation. Après trois ans d'études, il se rend à Brême (Allemagne) où une enrichissante expérience lui permit d'être en contact avec certains des plus beaux instruments du patrimoine. Âgé de trente ans et formé à la perfection, il fait alors un pari fou : s'installer dans son Anjou natal et créer un atelier consacré exclusivement à la fabrication. Le succès fut au rendez vous : la sonorité de ces instruments séduit en effet les musiciens les plus exigeants, ceux du Philharmonique de Berlin, de l'orchestre de chambre de Vienne, du quatuor Jean Sibélius à Helsinki, ou de l'Opéra de Paris. Ne produisant guère qu'une dizaine d'instruments par an (il faut quatre semaines au moins pour fabriquer un violon) avec un enthousiasme intact, Patrick Robin est aujourd'hui un homme comblé et conscient d'avoir fait le bon choix : pousser jusqu'à l'excellence la magie de deux passions d'enfance et les transmettre avec une sensibilité personnelle et un « coup de main »expérimenté.

Nelly Saunier
Plumassière -Promotion 2008

Au XIIIe siècle, le plumassier était nommé « chapelier du paon » en 1581, on l'appelait le « plumassier de panache » ; en 1692, il est enfin reconnu sur la liste des métiers et devient « maitre panachier, plumassier, bouquetier et enjoliveur ». La durée de l'apprentissage était alors de six ans, suivis de quatre ans de compagnonnage. Au XVIIIe siècle, il commence à être concurrencé par la mode. Au XIXe siècle, Rose Bertin confectionnait les coiffures monumentales ornées de panaches de plumes pour Marie- Antoinette. En France, l'âge d'or de la plume se situe dans les années 1860 et 1870, pour atteindre son apogée au début du XXe siècle. En 1820, on comptait 51 plumassiers, puis 425 en 1929, pour tomber à 68 après la seconde guerre mondiale, ils ne sont plus aujourd'hui que quatre ou cinq.

Nelly Saunier est née le 8 mai 1964. Titulaire d'un CAP en plumasserie au lycée professionnel Octave Feuillet, puis d'un BTS designer textile à l'ENSAAMA Olivier de Serres, elle passe le concours de professeur en matériaux souples dans le cadre de la formation continue (PLP2). Elle assure la suppléance d'un professeur d'atelier en section « fleur » au lycée professionnel Octave Feuillet en 1988, puis enseigne les arts appliqués de 1991 à 1993, au lycée des Volettes à Rosay-en-Brie, ainsi qu'aux élèves en brevet professionnel broderie de 1994 à 1995. De 1996 à 2006, elle est intervenante à l'IFROA (Institut français de rénovation en œuvres d'art) en section art textile, autour de la pratique des techniques de la plume. Elle travaille indépendamment dans son atelier du XIVe arrondissement. Nelly Saunier collabore avec Jean-Paul Gaultier à huit collections, du prêt-à-porter à la haute couture, pendant dix-sept années d'une complicité prolifique.
Elle travaille également avec Olivier Theyskens pour Nina Ricci, Ricardo Tisci pour Givenchy, Jean-Charles de Castelbajac, Paco Rabanne, Jérôme Dreyfus ; elle réalise un cœur en plumes rouges pour les bijoux Chanel à l'occasion de la Saint Valentin, qui sera exposé dans les vitrines des boutiques de Paris, Tokyo, New York et Londres. Nelly Saunier participe à des expositions (« De la plume à la robe » à la SEMA) et des salons professionnels (Maison et Objet en 2001) ; elle sera « l'invitée d'honneur » du salon Première Classe en 2006 (salon international d'accessoires de mode).

Éric Seydoux
Sérigraphe -Promotion 2008

Développée après la seconde guerre mondiale, la sérigraphie est une technique relativement récente qui a connu un essor industriel fulgurant, puisque c'est la seule technique permettant d'imprimer sur tous supports. Du point de vue artistique, cette technique est un merveilleux moyen de créer des multiples ou de réaliser des œuvres uniques car toutes les audaces sont permises ; que ce soit au niveau des supports (papiers, cartons, métal, verre, plexiglas...) ou des rendus, la recherche industrielle ayant mis à la disposition de ce métier, des outils performants adaptés quasiment à toutes les situations. Éric Seydoux est né le 23 juin 1946. Après avoir obtenu son baccalauréat en philosophie au lycée français de New York, il suit durant deux ans, des cours de peinture, de dessin et de lithographie à l'« Art Students League ».
A cette occasion, il travaille en atelier avec le peintre Dan Stacy, enseignant au MOMA (Museum of modern art) de New York. C'est seulement à l'âge de vingt et un ans qu'il apprend la sérigraphie à l'atelier Paris Arts (Ve arrondissement) régulièrement fréquenté par des artistes tels que Bernard Rancillac ou Peter Klasen. Il réalise lors de ces trois ans d'apprentissage des planches pour Jean Dubuffet. En 1974, il crée son propre atelier de sérigraphie d'art « l'Atelier » à Paris (dans le XIVe). Son expérience et sa maîtrise l'amènent à l'enseignement : d'une part, de 1971 à 1979 à l'ENSAD (École nationale supérieure des arts décoratifs) et d'autre part, en tant que professeur de sérigraphie à l'école Estienne (Paris XIIIe). Éric Seydoux réalise de nombreux livres d'art ; notamment sur Jacques Monory avec le CNAP (Centre national des arts plastiques), ou sur Daniel Buren et Aimée Césaire pour les éditions du Solstice. Il réalise des impressions sur verre pour la Biennale de Venise et effectue régulièrement des travaux pour la galerie Yvon Lambert, le musée d'Art moderne de la ville de Paris, l'Arthotèque de Caen, le MAC/VAL à Vitry, le Festival d'Automne, l'Imprimerie Nationale, le musée Matisse, la galerie Franck. Il collabore avec les plus grands de la scène contemporaine artistique, parmi eux : Arman, Sophie Calle, Paul Delvaux, Jean Dubuffet, Gérard Garouste, Barbara Kruger, Nam June Paik, Bernard Rancillac. Éric Seydoux participe à bon nombre d' expositions en France et à l'étranger (FIAC, Art-Basel, SAGA, Art Paris), expose également dans son atelier galerie, chez Éric Dupont, chez Bernard Jordan et enfin chez Artcurial.

René Tazé
Imprimeur, pressier en taille douce -Promotion 2006

À partir de plaques de cuivre (zinc ou laiton), le taille-doucier met en œuvre des procédés d'impression de techniques de gravures en noir et blanc ou en couleur qui existent depuis le XVe siècle. Il en existe plusieurs tels que la gravure en eau-forte, au trait, à la pointe sèche, à la manière noire dite « à l'essui », l'utilisation du burin, et enfin les tirages couleurs, qui dépendent aussi de la technique employée. Les couleurs peuvent se juxtaposer ou se superposer, aller de l'aquatinte à la quadrichromie en utilisant plusieurs plaques et procéder ainsi à des « repérages pincés » ou « à l'aiguille ». L'artiste grave ou griffe le métal avec un burin ou une pointe sèche, ou se contente d'attaquer un vernis déposé sur le cuivre ; l'acide se charge de creuser les parties découvertes de la plaque. Le rôle des papiers, suivant leur épaisseur ou leur provenance est déterminant pour les effets recherchés.

René Tazé, depuis 1978, sert les artistes avec précision et minutie mais conserve une certaine liberté dans l'interprétation de la gravure, en accord avec les intéressés, lui laissant ainsi l'occasion de participer activement à la création de l'œuvre. Formé auprès de graveurs et d'artistes, il s'est toujours efforcé d'améliorer les techniques archaïques et d'être à l'écoute des artistes pour les conseiller et trouver des solutions aux problèmes posés. Il cherche et il invente depuis 1980, des applications pour des artistes tels que Desmazières, Jacobsen, Favier, Skira, Zao Wou-Ki, Titus Carmel, Boucraut, Garache, pour n'en citer que quelques uns. Chaque épreuve a valeur d'original et les essais peuvent durer quelques heures ou plusieurs semaines. Il s'inquiète du fait qu'il n'existe plus d'école de gravure, en dehors des ateliers privés et de certaines écoles des Beaux-Arts, pas plus d'ailleurs que d'apprentissage. Reconnu par ses pairs, il participe à des jurys, enseigne à l'École des beaux-arts de Saint-Étienne, travaille pour des galeries, une société de bibliophilie. Il a participé à plusieurs foires notamment « SAGA » où il est devenu un symbole pour la taille-douce. Une grande rétrospective a eu lieu en 2006 à la mairie du Xe arrondissement, intitulée « Morsure en page » (taille-douce et livres d'art). Elle a regroupé les livres d'art d'une vingtaine d'artistes de renom, depuis l'ouverture de l'atelier qui donne à voir l'éventail très large des techniques utilisées.

L'atelier TAZE s'est fait une excellente réputation dans les papiers Japon et Chine contrecollés, les papiers délicats et les fines aquatintes. Atelier dans lequel on « parle de brunissoir, de sucre, de roulette, de soie, de papier mouillé, de langes… ». Être taille-doucier demande soin et exigence pour ce travail minutieux.

François Verzier
Tisseur artisanal de soieries - Promotion 1994

Redonnant vie, beauté et éclat aux sièges et tentures des magnifiques châteaux nationaux, cet art permet de reconstituer ou de restaurer des soieries, des brochés, des brocards, des damas et des velours ciselés dans la pure tradition française en recourant au tissage à bras chaque fois que nécessaire.

Né en 1930 à Lyon, François Verzier a toujours vécu dans l'univers de la soie. Il a repris et modernisé l'atelier familial datant du XVIIIe siècle, et s'est associé à une quarantaine de collaborateurs pour en faire une entreprise florissante qui trouve plus de la moitié de ses clients à l'étranger. De la restauration des appartements de Versailles en 1948 à ses débuts, jusqu'à la consécration aujourd'hui, François Verzier, jeune apprenti, a arpenté d'innombrables châteaux et musées qui peuvent revivre grâce à la beauté et aux couleurs de ses soieries. L'ordinateur est là maintenant pour faciliter la vie des dessinateurs, mais la « patte » du maître et son regard sont toujours irremplaçables. Aujourd'hui son fils prend la succession de l'entreprise Prelle. Un ou deux stagiaires accueillis chaque année, semblent assurer la relève de cet univers fait de grâce, d'élégance et de fragilité, que les splendeurs des châteaux d'Europe exigeront encore longtemps.

Reinhard von Nagel
Facteur de clavecin - Promotion 1994

Un temps délaissé, car pour certains trop lié aux plaisirs raffinés de l'Ancien Régime, le clavecin retrouve en cette fin de XXe siècle toute sa place au cœur des musiques baroques et classiques.

Pour Reinhard von Nagel, le clavecin est un langage. Un langage appris par les chemins de traverse où se croisent la pratique de l'aviron, de la natation, du droit, de l'édition, de la menuiserie, de la danse, de la musicologie... Jusqu'au jour où la rencontre avec Hubert Bédard puis avec William Dowd va transformer ce qui n'était alors qu'un vagabondage amoureux au gré des enthousiasmes, des envies, des plaisirs, en une passion et un métier. Ironie de l'histoire, c'est le facteur de clavecins Tobias Schmitt (un allemand !) qui « fabrique » la première guillotine au prix d'un « beau clavecin », au moment même où la fureur révolutionnaire voue cet instrument, assimilé à l'aristocratie elle-même, à la destruction et à l'oubli.

L'éclipse durera jusqu'à ce que William Dowd fasse revivre la facture historique pervertie par les fabricants de piano au début du XXe siècle et rende au clavecin la légèreté de son toucher ainsi que son timbre original ouvrant la voie au renouveau de la musique baroque. C'est dans cet élan que Reinhard von Nagel monte son atelier et, grâce à la science de William Dowd avec qui il s'associe, passe d'amateur éclairé à professionnel averti, puis à maître d'art. L'atelier est une entité, un instrument, un outil dont Reinhard von Nagel est l'infatigable animateur qui invite Gustav Leonhardt, Scott Ross, William Christie, Olivier Baumont, Don Angle et tant d'autres à donner un « concert dans les copeaux ». Il pousse Marc Chagall,Olivier Debré, Pierre Alechinsky à décorer des instruments et accueille, au milieu des établis, une représentation du Neveu de Rameau, clin d'œil malicieux au fameux clavecin de Diderot. Loin de la copie ou de la reconstitution mortifère, mais en tenant compte des besoins

modernes des interprètes, Reinhard von Nagel crée des pièces uniques pourtant fidèles à la tradition d'un Blanchet ou d'un Ruckers. Il restaure aussi des instruments anciens, entretenant avec eux force conversations secrètes, pour apprendre de leurs blessures leur histoire, et celle de l'histoire de la musique. L'instrument se fait mémoire, et Reinhard von Nagel donne à cette mémoire une forme et une voix.

Pietro Seminelli
Créateur textile, art du pli -Promotion 2006

Le savoir-faire du plieur participe d'une connaissance pointue de la géométrie et de ses règles de construction, et de l'observation fidèle des modèles naturels. L'« origami », art du pli au Japon, en est une illustration ludique, bien que ses origines soient religieuses.
Le pli était utilisé pour des rituels d'offrande aux divinités chez les shintoïstes. Le plieur s'exprime au travers de «plis montagne» et de « plis vallée », en adaptant des trames géométriques aux tracés rigoureux, souvent complexes, permettant de transformer une surface en une architecture allant jusqu'au volume. Pour ce faire, un diagramme est imprimé à l'aide d'outils de marquage sur la surface, tantôt textile, tantôt papier, rainant la matière et la préparant à l'étape du pliage.
Ces outils, principalement des plioirs en os, en corne ou en acier, seront choisis en fonction de la finesse et de la fragilité des supports utilisés.
Règles, équerres, compas, épingles, restent à ce jour, les principaux instruments nécessaires à la construction des diagrammes. Le pliage, quant à lui, est une succession de gestes élémentaires. La vision tridimensionnelle est essentielle dans l'interprétation des trames géométriques. L'étape finale est celle de la couture qui fixera ces savantes superpositions, pour en permettre l'application dans des domaines aussi variés que la haute couture, la décoration, l'art du costume et la sculpture. Pietro Seminelli, maître en la matière, utilise cette écriture unique, dans chacune de ses réalisations. Il explore ce langage grâce à la délicatesse des étoffes diaphanes.
Né en 1968, diplomé de l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art (ENSAAMA), récompensé du grand prix des Métiers d'art pour l'année 2000, Pietro Seminelli a révélé son talent au cours de diverses collaborations avec des architectes, des décorateurs et de grands couturiers. Il a par ailleurs participé à de nombreux salons professionnels haut de gamme, et expose ponctuellement ses oeuvres dans des galeries d'art en France tout comme à l'étranger.
Avec l'exposition sur « le pli » au musée des beaux-arts de Roubaix-Tourcoing en 2002, il affirme sa recherche artistique et introspective.
L'atelier, situé dans le Calvados, est un lieu retiré du public, où il développe des projets pour le monde entier, avec l'aide de deux collaboratrices. Au fil des ans, cette technique est devenue une spécificité de son atelier :le pli appliqué au travail de la transparence dans le traitement de l'espace intérieur.
Un parcours atypique, nourri d'expériences dans divers domaines : la haute couture, la publicité, le théâtre. Le développement de son activité actuelle, dont il est l'unique représentant, s'appuie sur un savoir-faire exceptionnel, qui prend sa force dans la connaissance de la géométrie, du geste précis et dans la continuité d'une tradition du plissé, revisitée.